

*Madame de La Fayette*

*La princesse  
de Clèves*



Texte intégral



MADAME DE LA FAYETTE

*La Princesse de Clèves*

INTRODUCTION DE MICHEL BUTOR  
COMMENTAIRES DE BÉATRICE DIDIER

LE LIVRE DE POCHE

Couverture :

Marina Vlady et Jean Marais dans *La Princesse de Clèves*, film de Jean Delannoy. Production Silver-Films, Cinetel S. A.

Béatrice Didier, professeur de littérature française à l'Université de Paris VIII (Vincennes); auteur d'une thèse sur *L'imaginaire chez Senancour* (Corti, 1966) et de diverses études et éditions critiques de Stendhal, Sade, Rétif de La Bretonne, Chateaubriand, Constant. Collabore au *Monde*, à la N. R. F., à la *Quinzaine littéraire*, etc.

© Éditions de Minuit pour l'Introduction, 1960.

© Librairie Générale Française pour le texte et les Commentaires, 1972.

## INTRODUCTION

ON nous trompe sur *La Princesse de Clèves*, on nous trompe en brandissant cet admirable livre comme justification chaque fois qu'on veut défendre un de ces pâles petits récits d'amourette, écrit dans un style « limpide et glacé », avec juste assez de poivre au milieu de sa fadeur pour le rendre vendable, chaque fois qu'on nous déclare : « Voici un véritable roman français dans la tradition de Mme de La Fayette. » C'est un livre brûlant, c'est un livre qui offre à la lecture d'assez grandes difficultés, notamment dans les passages qui concernent les alliances entre les grands dans la cour d'Henri II, alliances qu'il est indispensable d'avoir présentes à l'esprit si l'on veut comprendre le récit dans toutes ses résonances et toute sa richesse; bien loin de n'être qu'un pastel aux couleurs défraîchies, c'est une œuvre dont la construction est d'une force peu commune. Je me souviens de mon émerveillement lorsque j'ai eu, voici deux ans, à étudier ce livre pour des élèves; je ne l'avais pas ouvert depuis longtemps, presque depuis le lycée, et je m'en tenais à mes impressions d'alors et à ces platitudes que l'on ressasse.

Ce que je voudrais indiquer en quelques lignes,

c'est l'importance extrême des images et de l'imagination dans cet ouvrage à propos duquel on ne parle, en général, que de « raisonnements ».

Fontenelle répondait à l'enquête du *Mercurie galant* : « Un géomètre comme moi; l'esprit tout rempli de mesures et de proportions, en quitte point son Euclide pour lire quatre fois une nouvelle galante, à moins qu'elle n'ait des charmes assez forts pour se faire sentir à des mathématiciens. »

On croirait, à la façon dont on en parle d'habitude, que ces charmes assez forts pour se faire sentir à des mathématiciens seraient seulement ses qualités négatives, la discrétion du ton, mais il est pourtant bien facile de voir que ce livre se compose d'une suite de scènes réunies par les explications nécessaires à les situer les unes par rapport aux autres, et qui sont comme des figures s'engendrant l'une l'autre et se répondant admirablement; la gravité de la pensée s'exprime dans une construction imaginaire d'une merveilleuse rigueur.

Prenons le passage le plus connu : l'aveu; je voudrais attirer l'attention sur son décor; ou plutôt sur sa « mise en scène ». On sait que M. de Nemours est amoureux de Mme de Clèves, il ne sait s'il en est aimé. Comme elle s'est retirée dans son château de Coulommiers, il est allé dans la région, chez sa sœur, dans l'espoir d'une rencontre.

« Comme ils étaient à la chasse à courir le cerf, M. de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devait tenir pour s'en retourner, il sut qu'il était proche de Coulommiers. A ce mot de Coulommiers, sans faire aucune réflexion et sans savoir quel était son dessein, il alla à toute bride du côté

qu'on le lui montrait. Il arriva dans la forêt et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisaient vers le château. Il trouva au bout de ces routes un pavillon, dont le dessous était un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un était ouvert sur un jardin de fleurs, qui n'était séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnait sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se serait arrêté à en regarder la beauté sans qu'il vît venir par cette allée M. et Mme de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques... »

Il se cache, il entend la fameuse conversation dans laquelle elle fait à son mari l'aveu de son amour pour un autre, et confirme sans s'en douter à M. de Nemours caché que c'est lui qu'elle aime.

A cette première scène dans le pavillon en répond une seconde qui la reprend en la renversant, et en la faisant monter en quelque sorte à un degré supérieur; c'est un second aveu beaucoup plus grave, qui se passe en pleine nuit : Mme de Clèves est seule dans le pavillon. Or, M. de Nemours, alors à Chambord, avec toute la cour, a appris qu'elle s'isolait souvent dans cet endroit et il a décidé de venir la voir. M. de Clèves a compris pourquoi son rival s'abstenait et il le fait suivre par un espion. Nous entrons alors dans un domaine d'une qualité véritablement féerique, d'une densité poétique étonnante, où tous les détails sont nécessaires et ont les plus profondes résonances : « Le gentilhomme (l'espion du prince de Clèves)... alla dans la forêt, à l'endroit par où il jugeait que M. de Nemours pouvait passer; il ne se trompa point dans tout ce qu'il avait pensé. Sitôt que la nuit fut venue,

il entendit marcher et, quoiqu'il fût obscur, il reconnut aisément M. de Nemours. Il le vit faire le tour du jardin, comme pour écouter s'il n'y entendrait personne et pour choisir le lieu par où il pourrait passer le plus aisément (comme c'est la nuit, la porte ouverte la fois précédente est maintenant fermée). Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière pour empêcher qu'on ne pût entrer; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas beaucoup de peine à démêler où était Mme de Clèves. Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étaient ouvertes; et, en glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres, qui servaient de porte pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule, mais il la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. »

Il s'agit du tournoi dans lequel le roi de France, Henri II, est mort d'un éclat de lance dans l'œil. M. de Nemours était l'un des plus vaillants jouteurs. Chacun paraissait aux couleurs de sa dame, et il avait choisi, lui, du jaune et du noir. « On en chercha inutilement la raison. Mme de Clèves n'eut pas de peine à le devi-

ner : elle se souvint d'avoir dit devant lui qu'elle aimait le jaune, et qu'elle était fâchée d'être blonde, parce qu'elle n'en pouvait mettre. »

Dans la nuit, solitaire dans son pavillon, la princesse, observée à son insu par Nemours, lui-même observé à son insu par le représentant du prince de Clèves, n'a point de lance à sa disposition pour l'entourer de ses cheveux, mais elle a pris soin de s'en procurer l'équivalent :

« Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. »

Il n'est, certes, pas besoin d'un diplôme de psychanaliste pour percevoir et goûter le symbolisme de toute cette scène; c'est exactement le même que celui des contes de fées rédigés en ce temps-là, et l'on sait que le contenu sexuel de ces contes est non seulement évident pour nous, mais qu'il était évident aussi pour les gens du XVII<sup>e</sup> siècle comme le prouvent les moralités avec lesquelles Perrault les a commentés.

L'esprit de la princesse travaille à ce moment dans une zone très obscure pour elle-même; c'est comme en rêve qu'elle noue ses rubans à cette canne, et son rêve se précise peu à peu; celui auquel elle pense se met à prendre un visage, et elle part à la recherche de celui-ci.

Il faut rappeler qu'après le tournoi fatal, l'illustre maîtresse d'Henri II, la duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers, avait été chassée de la cour, mais se retirant en son château d'Anet, elle avait emporté avec elle une série de tableaux qu'elle avait fait faire

pour rappeler toutes les actions remarquables de son royal amant.

Lorsque Mme de Clèves se retire à Coulommiers, par suite du trouble provoqué par la divulgation de cet aveu qu'elle croyait avoir fait dans un total secret, elle emporte avec elle une série de copies des tableaux de Diane de Poitiers. « Il y avait entre autres *Le Siège de Metz*, et tous ceux qui s'y étaient distingués étaient peints fort ressemblants. M. de Nemours était de ce nombre, et c'était peut-être ce qui avait donné envie à Mme de Clèves d'avoir ces tableaux. »

Remarquez ici ce « peut-être », le sentiment est tellement obscur, parce que tellement combattu, chez elle, que le narrateur de ce récit, nous exposant ce que l'on pouvait connaître à ce moment-là, ne peut pas nous en dire plus, mais cette raison dans cette nuit décisive va éclater à ses yeux mêmes, explosion préparée d'ailleurs sourdement, puisque, de ces tableaux, celui du *Siège de Metz* est le seul que la princesse ait fait venir dans le pavillon.

« Après qu'elle eut achevé son ouvrage (nouer les rubans jaunes et noirs autour de la canne des Indes) avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du *Siège de Metz*, où était le portrait de M. de Nemours; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. »

M. de Nemours n'a qu'une envie, c'est de passer par cette porte vitrée à travers laquelle il regarde cette scène; mais « quelle peur de faire changer ce visage où il y avait tant de douceur, et de le voir devenir plein

de sévérité et de colère... Poussé néanmoins par le désir de lui parler, et rassuré par les espérances que lui donnait tout ce qu'il avait vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble qu'une écharpe s'embarrassa dans la fenêtre, en sorte qu'il fit du bruit. Mme de Clèves tourna la tête, et soit qu'elle eût l'esprit rempli de ce prince ou qu'il fût dans un lieu où la lumière donnait assez pour qu'elle le pût distinguer, elle crut le reconnaître et, sans balancer ni se retourner du côté où il était, elle entra dans le lieu où étaient ses femmes ».

Celui dont elle rêve lui apparaît, et elle ne peut savoir si c'est fantôme ou réalité. Cette fois-ci, sa raison tout entière lui dit qu'il ne peut être là puisqu'il est à Chambord, mais elle l'a pourtant si bien « vu » que, s'il était prouvé qu'il n'était point là, il serait prouvé du même coup qu'elle est véritablement hantée par lui, « folle » de lui, sans qu'il lui soit possible dès lors de reprendre sa volonté.

Pour l'espion qui est de l'autre côté de la palissade, qui n'a rien vu ni rien entendu, tout est possible : il a dû y avoir conversation, scène amoureuse, alors que tout s'est déroulé dans le silence, interrompu seulement par le bruit que l'écharpe se prenant dans la fenêtre a provoqué, ce bruit d'effraction que nous pouvons imaginer à notre gré, froissement, déchirure, coup sur la vitre, à l'intérieur du rêve de la princesse, soudain cette irruption du réel, comme l'apparition d'un ange ou d'un démon.

Ces deux scènes, l'aveu et l'apparition, se superposent l'une à l'autre et en acquièrent ainsi dans la mémoire de la princesse une telle solidité, une telle permanence, qu'elle ne pourra plus jamais y échap-

per. Comme la lance de Montgomery au tournoi, pénétrant dans l'œil du roi avait causé sa mort et la retraite de Diane de Poitiers, ici l'entrée de M. de Nemours par la porte vitrée du pavillon provoque la mort de M. de Clèves et fatalement la retraite de la princesse, car elle ne peut plus se soustraire à ce complexe d'images, le rêve s'est trouvé tellement bien confirmé par le réel, aussi bien dans ses aspects délicieux que dans ses aspects terribles, qu'elle ne peut plus voir M. de Nemours sans que la mort de son mari soit présente à ses yeux, et si M. de Nemours devenait son mari, c'est sa mort à lui qui la hanterait.

Il faudrait montrer comment dans toute la fin du roman cette grande scène double hante les deux amants, qui ne peuvent s'empêcher d'essayer de la reconstituer, recherchant les pavillons dans les jardins, les fenêtres, les magasins de soieries, hantise tragique qui forcera la princesse à fuir celui que pourtant maintenant elle pourrait épouser. Je m'arrête, je n'en finirais pas de commenter ce passage et son articulation avec tout l'ensemble du livre.

André Gide ne trouvait dans *La Princesse de Clèves* « aucun secret, aucun retrait, aucun détour », que vous en semble? Croyez-moi, vous qui pensez savoir ce que c'est que *La Princesse de Clèves*, pour en avoir entendu parler, vous qui pensez savoir à quoi vous en tenir, lisez donc ce roman, vous serez surpris.

MICHEL BUTOR

\* Extrait de *Répertoire I*, Éditions de Minuit.

*Madame de La Fayette*

*La princesse  
de Clèves*



Texte intégral





## TOME PREMIER

LA magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second. Ce prince était galant, bien fait et amoureux; quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants.

Comme il réussissait admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisait une de ses plus grandes occupations. C'étaient tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues ou de semblables divertissements; les couleurs et les chiffres de Mme de Valentinois paraissaient partout, et elle paraissait elle-même avec tous les ajustements

que pouvait avoir Mlle de La Marck, sa petite-fille, qui était alors à marier.

La présence de la reine autorisait la sienne. Cette princesse était belle, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse; elle aimait la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le roi l'avait épousée lorsqu'il était encore duc d'Orléans, et qu'il avait pour aîné le dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinaient à remplir dignement la place du roi François premier, son père.

L'humeur ambitieuse de la reine lui faisait trouver une grande douceur à régner; il semblait qu'elle souffrît sans peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignait aucune jalousie, mais elle avait une si profonde dissimulation qu'il était difficile de juger de ses sentiments, et la politique l'obligeait d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le roi. Ce prince aimait le commerce des femmes, même de celles dont il n'était pas amoureux : il demeurait tous les jours chez la reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avait de plus beau et de mieux fait, de l'un et de l'autre sexe, ne manquait pas de se trouver.

Jamais cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits; et il sem-

blait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. Mme Élisabeth de France, qui fut depuis reine d'Espagne, commençait à faire paraître un esprit surprenant et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart, reine d'Écosse, qui venait d'épouser M. le Dauphin, et qu'on appelait la reine dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps; elle avait été élevée à la cour de France, elle en avait pris toute la politesse, et elle était née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne. La reine, sa belle-mère, et Madame, sœur du roi, aimaient aussi les vers, la comédie et la musique. Le goût que le roi François premier avait eu pour la poésie et pour les lettres régnait encore en France; et le roi son fils, aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étaient à la cour; mais ce qui rendait cette cour belle et majestueuse, était le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étaient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Le roi de Navarre attirait le respect de tout

le monde par la grandeur de son rang et par celle qui paraissait en sa personne. Il excellait dans la guerre, et le duc de Guise lui donnait une émulation qui l'avait porté plusieurs fois à quitter sa place de général, pour aller combattre auprès de lui comme un simple soldat dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avait donné des marques d'une valeur si admirable et avait eu de si heureux succès qu'il n'y avait point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur était soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avait un esprit vaste et profond, une âme noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine, son frère, était né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif et une éloquence admirable, et il avait acquis une science profonde, dont il se servait pour se rendre considérable en défendant la religion catholique qui commençait d'être attaquée. Le chevalier de Guise, que l'on appela depuis le grand prieur, était un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avait une âme grande et hautaine et un esprit qui le rendait aimable aux